

LE GROGNARD.

MONTREAL, 1^{ER} AVRIL 1882

Une entrevue avec M. Chapleau.

En apprenant que l'honorable M. Chapleau était sérieusement malade à l'hôtel St. Louis le *Grognard* s'est empressé d'envoyer un de ses reporters auprès de l'illustre malade.

Notre émissaire se fit annoncer et on lui permit de suite d'avoir accès aux appartements du premier ministre.

Celui-ci était sur son séant dans un lit et paraissait effroyablement miné par la maladie. Il avait un grand cerne autour des yeux. Son nez paraissait mince comme une *allumelle* de couteau, ses babines étaient pâlottes. Ses joues étaient creuses et il avait le visage poiloux comme s'il ne s'était pas fait faire la barbe depuis quatre jours.

Le pauvre homme avait une vraie figure de carême et il craquait blanc comme du coton.

En entrant notre reporter adressa le premier la parole au ministre.

— Bonjour, monsieur Chapleau. Ça me fait la peine de vous voir si *chiti* aujourd'hui. Souffrez-vous beaucoup?

— Je commence à prendre un peu de mieux. Mon médecin espère que je serai complètement rétabli dans deux ou trois jours.

— Je n'ai pas beaucoup de confiance dans les docteurs de Québec pour vous soigner. Les Québécois sont bien montés contre vous et il y a parmi eux des gens assez traitres pour vous faire avaler une tisane de carotte-à-Moreau. Voyons, j'ai étudié un peu de médecine dans mon temps et je pourrais vous être de quelque utilité aujourd'hui. Montrez-moi votre langue.

Le malade se prêta avec grâce à l'examen médical,

Sa langue ne paraissait pas trop chargée.

— Je crois que vous avez mangé dernièrement quelque chose qui ne s'accordait pas bien avec votre estomac?

— Vous avez raison, j'ai mangé. Ici la voix du malade faiblit et il ne put articuler la fin de sa phrase.

— Ne vous fatiguez pas en parlant. Je vois maintenant ce que c'est. Tenez vous avec du *Turte* sur les dents. Je suppose que vous en avez mangé récemment?

Le malade fit un signe affirmatif à notre reporter qui continua:

— Je m'aperçois que vous avez fait beaucoup de mauvais sang depuis une quinzaine de jours. Vous avez beaucoup d'humeurs peccantes. Il faudra que vous preniez une purgation carminative. Je m'aperçois que votre moral est encore plus souffrant que votre physique. Les chagrins vifs et soutenus qui vous ont été causés par les vieillards malfaisants du Conseil Législatif ont produit une mauvaise sensation. Cette

sensation qui a amené un changement dans la vitalité de votre estomac et de vos intestins. Vous devez vous prémunir contre les désagréments de la politique. Vous avez quarante trois ans. Vous êtes arrivé à l'âge où toutes les illusions décevantes qui ont soutenu votre courage au milieu des vicissitudes de la vie viennent à s'évanouir. Il faut que vous renonciez maintenant aux travaux intellectuels profonds et soutenus trop longtemps. Vous devrez opérer une diversion aux émotions de la vie politique.

— Quoi! fit M. Chapleau, vous me conseilleriez de résigner? Mais vous savez bien que je n'ai pas encore rempli ma carrière à Québec!

— Ecoutez, mon cher monsieur. Il y a longtemps que chez vous le fourreau a usé la lame. Vous avez besoin de repos. Ne vous occupez plus des misères que vous font aujourd'hui Messieurs Ross, de Boucherville, Tarte et leurs amis. Vous avez vendu le chemin de fer du Nord, la majorité des deux chambres vous approuve, vous êtes assez riche pour vivre comme un bourgeois le restant de vos jours. Fichez-moi la politique là. On vous enverra à Ottawa, la paie sera double, et vous aurez la moitié moins d'occasions de vous troubler le cerveau.

— C'est ce que je compte faire après la session.

— Là, ça c'est parler raison.

— Ce qui m'inquiète, c'est de savoir qui sera à la tête du parti conservateur dans la province de Québec lorsque je serai rendu à Ottawa. Loranger ne se soucie pas de devenir premier ministre. Je ne vois pas qui.....

— Ne vous occupez pas de cela. Il n'y aurait pas de mal à donner une chance aux libéraux. Tenez. Laissons là le sujet, je vois que vous vous excitez et vous pourriez avoir un nouvel accès de fièvre. Parlons d'autres choses. Vous savez que les Rameaux arrivent dimanche prochain. Je suppose que vous avez songé sérieusement à votre petite affaire, vous saviez? Il ne vous restera plus qu'une semaine ensuite.

— Oui j'y ai pensé. Ça sera correcte cette année. Du moment que je pourrai avoir une heure à moi.

— Bon, là je vous reconnais. Vous allez faire plaisir à tous vos amis. Quel bel exemple vous allez donner à vos compatriotes!

— Je vous assure, monsieur, que le public se trompe bien sur mon compte.

— Je suis enchanté de vous voir dans une si belle disposition, J'en profiterai pour vous demander de faire quelque chose pour le bon Dieu. Vous allez me promettre que vous abolirez les trains du dimanche sur le chemin de fer du Nord. Vous savez que cela cause de grands scandales. Plusieurs pétitions ont été présentées à la Chambre des Communes la semaine dernière demandant qu'une loi soit passée à l'effet d'empêcher la circulation des trains le dimanche sur tous

le chemins de fer de la Puissance. J'espère que vous ne vous exposerez pas à l'humiliation d'arrêter vos trains sur l'ordre du parlement d'Ottawa. Les gens du comté d'Huron, dans Ontario, ont pris la chose en main et ils sont déterminés à obtenir ce qu'ils veulent. Tenez, voici une copie de leur requête lisez le préambule.

"Your petitioners believe that the Creator of Heaven and earth, the Governor and Judge of the world, has blessed and hallowed the Sabbath Day and has commanded all men to whom His word comes to keep a holy rest from all secular employments on that day."

Voyons, vous allez me promettre que ce scandale va cesser?

— Je ne puis rien promettre aujourd'hui. Il y a des nécessités dans le trafic...

— Ne me parlez pas de ces nécessités. Il n'y a pas de mal nécessaire, c'est un des principes élémentaires de la morale.

— Bon, bon, j'y jonglerai.

— Jonglez, jonglez, tant que vous voudrez, mais songez à la responsabilité qui vous incombera dans l'autre monde. Il y a vos brakesmen, votre détective Baptiste Emond, et une foule d'autres employés sur le chemin de fer du Nord qui sont obligés de négliger leurs devoirs religieux par votre faute. Songez bien à cela.

— J'y verrai, j'y verrai quelques-uns de ces jours.

Notre reporter s'apercevant alors que son entrevue commençait à fatiguer le premier ministre et il se décida alors à sortir de l'appartement.

Espérons que M. Chapleau suivra les bons conseils qui lui ont été donnés ce jour-là.

Montréal est la ville la plus riche de la Puissance.

L'argent dans la corporation, c'est comme du poil.

A la dernière séance du comité de finance, l'auditeur de la cité a jeté sur la table la somme de \$69 en beaux billets de banque faux, billets américains et billets canadiens qui avaient été perçus dans les bureaux du trésor pendant les douze derniers mois.

L'échevin Grenier, président du comité, qui affiche un mépris philosophique des biens de ce monde, alluma une allumette et fit flamber séance tenante tous les billets contrefaits.

Quelle folie!

Si ces banknotes avaient été mis entre les mains d'une personne judicieuse, ils auraient pu être utilisés avec avantage.

Rien n'était plus facile que de faire passer ces billets.

Voyez donc.

On aurait pu s'en servir pour payer son entrée au cirque.

Ils pouvaient passer à la quête le dimanche.

On les aurait fait prendre à M. Guertin pour payer ses frais de voyage pendant qu'il donne des conférences sur la canne à sucre.

Ne pouvait-on pas acheter avec ces billets un grand nombre de copies de *Mes Vers* par M. Bélanger pour les donner en prix aux

élèves des Ecoles Chrétiennes avant les vacances?

Cette argente aurait facilement pu passer pour payer les salaires des agents de la fameuse police secrète du gouvernement de Québec.

Mais il y a cent moyens de dépenser cet argent avec avantage.

Allons, M. Grenier, que l'on ne vous y prenne plus à faire flamber des billets de banque.

M. Pierre Contant qui porte aux Etats-Unis le nom caractéristique de Gladstone, fut invité un soir à chanter quelque chose dans une famille de Worcester. Il s'excusa en disant qu'il ne connaissait aucune chanson française. Comme la plupart de ses compatriotes exilés comprenaient l'anglais, on insista pour qu'il chantât dans cette langue. Il s'exécuta de bonne grâce et nous devons à la vérité de dire qu'il eut un succès bœuf.

Nous donnons ici sa chanson dans toute son intégrité, tout en conseillant à nos lecteurs de la chanter sur l'air de "Un canadien errant":

A canadian wandering
Banished from his home,
Travelled in weeping
Over foreign countries.

One day sad and pensive,
Sitting by the river side,
To the fugitive currents;
He adressed these words;

If you see my country,
My miserable country,
Go and tell to my friends
That I remember them.

For always separated
From the friends of my heart,
I pass in the tears
Very painfull moments.

Facture d'un fournisseur d'orchestre.

La reproduction de la facture du fournisseur de l'orchestre de Spa, que nous trouvons détaillée dans le *Foyer*, journal théâtral de Liège:

Dicit M. Jahn, chef d'orchestre, Spa, à M. Jcandel, luthier, rue Pont d'Ile, Liège.

Réparations et fournitures à l'orchestre de Spa, pendant l'année 1881: (Note des instrumentistes remise à M. Jahn).

1. Avoir gratté le bec de M. Kurkowski et lui avoir posé une anche, fr. 3,50
1. Avoir remis une embouchure à M. G. Throuet et nettoyé sa clarinette, 7,00
3. Avoir nettoyé à l'esprit-de-vin les flûtes de MM. Dehose et Taban, 4,00
4. Avoir remis une mèche de crin à M. Heinberg, qui était dégarni, 1,50
5. Avoir remis des boyaux neufs à MM. les violonistes Lagarde, Mozin et Dispa, 50,00
6. Avoir changé les ressorts de M. Gérardy, dont le piston était encrassé, 4,50
7. Avoir débouché MM. Daloz et Rikir, remplacés leurs boudins et repoli leurs pavillons, 4,50
8. Avoir relevé les bosses de

ment. N'ayant jamais partagé les goûts fastueux de sa femme, il ne fut pas longtemps à prendre les allures d'un gentilhomme campagnard; il s'occupa d'agriculture, de défrichement, d'élevage, se livrant à ces divers travaux avec le même plaisir qu'il eût toujours vécu dans une exploitation agricole. Mme de Cherfont prit moins vite son parti; il y avait trop de différence entre sa position actuelle et celle qu'elle occupait jadis, pour qu'elle put se résigner si promptement; mais, ayant décidé son mari à faire quelques visites à C..., petite ville distante du Priouré de dix kilomètres environ, elle fit la connaissance de plusieurs personnes bien posées, qui l'invitèrent à leurs soirées.

Ce n'était pas la grande société que fréquentait naguère la coquette parisienne, et plus d'une fois elle se sentit un peu dépaylée dans ce milieu bourgeois. Mais là, du moins, elle billait, elle était adulée, c'était assez pour lui faire prendre son mal en patience.

Depuis deux ans environ, elle avait auprès d'elle ses filles, charmantes jumelles qui, à l'époque où nous sommes, n'ont pas encore accompli leur dix-neuvième année.

Ainsi que toutes les jumelles, Charlotte et Caroline se ressemblent beaucoup, et les étrangers les prennent souvent l'une pour l'autre; cependant, il y a dans leur caractère des nuances assez tranchées. Caroline tient de sa mère un goût immodéré pour la toilette et les futilités; Charlotte a plus de sérieux dans l'esprit, mais elle subit l'influence de son entourage, et, tout en s'avouant que la vie qu'elle mène est oisive et inutile, elle ne se sent pas la force d'agir autrement.

Mlles de Cherfont ont fait leur éducation dans le couvent où Elisabeth a été élevée, de sortes qu'elles se voient fréquemment. Une circonstance a d'ailleurs resserré leur intimité: Caroline aimait passionnément la musique, et sa sœur ayant eu dans son enfance une luxation au poignet droit, il lui était resté dans ce membre une grande faiblesse, ce qui avait empêché qu'elle apprît le piano, ainsi Caroline se trouvait privée de jouer des morceaux d'ensemble. Ayant un jour exprimé ce regret devant Mlle de Mirsal, celle-ci, qui était excellente musicienne, lui offrit de venir de temps en temps faire de la musique avec elle. Cette offre fut acceptée avec une vive reconnaissance, et deux fois la semaine Elisabeth se rendit au Priouré, où le meilleur accueil lui était fait par la famille de Cherfont, qui la considérait presque comme un de ses membres.

(A suivre.)

JOE BEEF— Dans le procès de Joe Beef cinq témoins ont juré d'une manière et trois tout le contraire. Le juge un un peu embarrassé a demandé l'opinion des personnes présentes, toutes se sont accordées à dire que les plus nouveaux, les plus beaux et les meilleurs chapeaux se vendent à prix réduits chez Dubuc, Cesautels & Cie au No 217 rue Notre-Dame, ou le gros chiea est à la porte.